

1

Politique générale

LE Nouveau Cahier, en plus de son intelligence, de son choix judicieux des artistes, de son respect de ce qui doit être respecté, sera-t-il objectif, sera-t-il un critère valable pour tous, sans erreurs et sans parti-pris? Soyons francs: non. Sera-il l'organe de certaines tendances plus que d'autres: oui.

Les risques détournés

Voilà donc que vous jouez déjà de votre briquet, préparant le jour fameux, où vous vous illustrerez, en le brûlant.

Mais vous ne le brûlerez pas. C'est dit. Nous le cacherons, nous le mouillerons, ou nous l'allumerons nous-mêmes. Voilà qui est bien dit.

Le Nouveau Cahier sera donc à parti-pris, critiquant ce qui lui déplaît, louant ce qui lui plaît, proclamant ce qu'il a envie de proclamer, bénissant, maudissant, et cela, soulignons-le, sans qu'on le force à le faire. Le Nouveau Cahier sera l'organe d'une école, peut-être de plusieurs, en cela que ses collaborateurs, pas plus que vous, (relisez cette phrase) ne sont libres de leurs tendances, de leurs goûts et de leurs amours.

Nos goûts nous appartiennent, et les vôtres, hélas, ou peut-être heureusement, ne nous appartiennent pas.

La cure d'amaigrissement

Le Nouveau Cahier s'intéressera surtout à la recherche, demandant en tous les domaines qu'on invente, qu'on se mani-

festé. Le Nouveau Cahier maintiendra la préférence suivante: le Québec peut devenir une puissance culturelle, internationale, et sans tarder. Le Nouveau Cahier laissera très souvent la parole aux jeunes, en cela que nous nous devons à notre génération, d'abord, avant tout, et pour tout dire: au Québec.

Pour une philosophie du concubinage

Le Nouveau Cahier, en plus de s'intéresser à l'art, se propose de penser à autre chose en cela que l'art, directement ou indirectement, en est touché. Le Nouveau Cahier ouvrira donc une chronique de philosophie, permettant aux collaborateurs et à tous ceux qui le désirent, de présenter des volumes pouvant influencer la conception de la vie et celle de l'art. Le Nouveau Cahier dénoncera de plus certains scandales québécois. Le Nouveau Cahier se propose encore de brûler le Ministère des Affaires Culturelles en ce qui concerne l'enseignement des arts au Québec, et le rapport Parent plus particulièrement en ce qui concerne le contenu de l'enseignement de l'art québécois.

Le Nouveau Cahier, en plus de tout cela, étudie présentement, une solution permettant à l'écrivain québécois de vivre de son art, directement ou indirectement. Rira bien qui rira le dernier.

A l'heure de l'indépendance

Le Nouveau Cahier, comme il est entendu à l'AGEUM, dépend juridiquement du Quartier-Latin. Le Nouveau Cahier jugeant qu'il diffère fondamentalement du Quartier-Latin lui-même, soumettra, vers le milieu de l'année, une proposition à l'AGEUM, demandant son indépendance juridique. Cette indépendance permettra au Nouveau Cahier de s'adonner à des voies nouvelles, concernant les reportages et la philosophie, sans encourir les reproches d'autres personnes que celles de l'AGEUM. Le Nouveau Cahier atteint maintenant sa troisième année,

et comme Gargantua, peut depuis longtemps marcher librement.

A l'heure du concile

Mais le Nouveau Cahier se réserve le plaisir de plaire aussi à un plus grand nombre, dans le cadre de la philosophie, pour la première fois, par un numéro spécial, dangereux (le mot est juste), sur la sexualité. Attaquant tous les points litigieux, libidineux, proclamant, comme Descartes, la méthode, ce numéro sera le seul que lira avec plaisir l'avocat de l'AGEUM, se scandalisant lui-même, se prenant à nous accuser, au lieu de nous défendre, d'avoir écrit le seul numéro qu'il traînera, avec lui, dans son lit.

Ce qu'il fallait démontrer

Lisez donc attentivement, religieusement, (ne riez surtout pas) notre premier numéro; d'autant plus que nous vous demandons dès maintenant à tous, avec votre école, vos parti-pris, de venir écrire dans le cahier (c'est moins drôle), de vous présenter à la chambre 707 du centre social. Nous vous recevrons, avec sévérité souvent, mais toujours avec plaisir.

Yvan MORNARD

LE NOUVEAU
CAHIER

VOL. III

No 1

15 SEPTEMBRE 1966

NOTRE CHOIX

Cinéma

PIERROT LE FOU
(Le Dauphin)

On ne manque pas un film de J. L. Godard, celui-là moins que les autres... Critique à venir.

MORGAN (Van Horne)

Tout l'art d'adapter Karl Marx à Tarzan et King Kong... A ne pas manquer.

UN HOMME ET UNE FEMME (Elysée, Salle Rennais)

Le film qu'on attendait, qu'on a vu et qu'on revoit... Critique dans le prochain numéro.

LES TRIBULATIONS D'UN CHINOIS EN CHINE (Champlain)

...une leçon de géographie orientale à la De Broca... A voir.

HOW TO STEAL A MILLION (Loew's)

Un William Wyler au ralenti...

GALIA (Vendôme)
...féminin... masculin...

LE LIT A DEUX PLACES (Le Parisien)

...une place de perdue...

CINÉ-CAMPUS

ciné-club officiel de l'A.G.E.U.M.

LE GUÉPARD

UN FILM ITALIEN DE LUCHINO VISCONTI

avec Burt Lancaster, Claudia Cardinale et Alain Delon

Technirama — Technicolor

1961 — version française — 160 mn.



Le Guépard dépeint la vie d'un aristocrate sicilien et de sa famille dans les années révolutionnaires de 1860. Aristocrate et marxiste, homme de théâtre et de cinéma, l'auteur de *Sense* et de *Rocco et ses frères* signe ici une fresque grandiose où brillent de toute leur splendeur et finalement s'éteignent les derniers feux du monde.

Courts métrages:

THE INTERVIEW, d'Ernest Pintoff (E.-U., 1961)

L'ÉCOLE DES CHATS, de Bretislav Pojar (Tch., 1961)

SAMEDI, LE 17 SEPTEMBRE, A 8 H. 00 P.M., A L'AUDITORIUM DE L'UNIVERSITÉ — GRATUIT POUR LES MEMBRES DE L'A.G.E.U.M.

Récital

Le groupe "Poésie Musique Chansons", présentera un récital samedi, 24 septembre à neuf heures du soir.

Marie-Christine Gabillet (harpiste), interprétera quatre pièces de son répertoire de quatre musiciens français: Rousseau, Dussek, Fauré et Pieuré.

Philippe Decroix récitera des poèmes de Baudelaire, d'Eluard, de Michaux et de Prévert.

Le récital sera donné à l'ACCORD, 2015 rue de la Montagne. Le buffet sera inclus dans le prix d'entrée qui est de \$1.50.

Pour réservation, du 18 au 23 septembre: téléphone 845-9103.

the
DAVE BRUBECK QUARTET

PAUL SAUVE

Beethoven House, P. 14

Tel. 725-3656

**DESSINS
POÈMES
NOUVELLES**

Le Nouveau Cahier publiera régulièrement des poèmes, des nouvelles et des dessins.

Prière de nous les adresser le plus tôt possible. (Les dessins seront remis à leurs auteurs).

Vous les expédiez au local du Nouveau Cahier, chambre 707 du centre social.

Le nouveau cahier

Directeur: **Yvan Mornard**

Secrétaire de la rédaction: **Lise Bissonnette**

Chroniques:

Arts: **Marcel Saint-Pierre**
Ronald Richard

Cinéma: **Claude Bélsie**
Ginette Charest

Conférences: **Robert Barberis**

Musique: **Andrée Paul**

Philosophie: **Michel Dufour**

Poésie: **Nicole Brossard**
Pierre Charbonneau

Roman: **André Bertrand**
France Théoret
Pierre Jouvin

Théâtre: **Micheline Bouchart d'Orval**

Reportages: **Sylvie Roche**

Maquettiste: **Lise Bissonnette**

Balayeurs: **André Major**
Guy Sylvestre

Le 'nouveau cahier' est publié chaque jeudi par les étudiants de l'Université de Montréal.

Cratères sous la neige est le sixième recueil de Gemma Tremblay. Ses premiers poèmes datent de 1960. Donc un auteur qui produit régulièrement, ce qui est déjà particulièrement intéressant; mais le manque de souci littéraire qui marque cette dernière oeuvre m'oblige tout de suite à faire quelques restrictions. L'auteur a certes évolué dans son monde intime et poétique, mais elle ruine l'effet de cet approfondissement par une insouciance littéraire. Comme la plupart des poètes québécois, elle écrit en vers libre. Or le vers libre, tel qu'employé aujourd'hui, manque de logique et d'efficacité, étant un prétexte alors qu'il devrait être une matière première pour celui qui l'utilise.

Que Gemma Tremblay nous dise que le pays est vaste et grandiose, que nous y avons été bafoués et qu'enfin sous les racines de ce grand désir de pays nous relevons la tête, cela est magnifique. Mais il faut plus. Le sentiment exige une stylisation. Le poète québécois bute un jour ou l'autre sur la difficulté de s'initier à lui-même. Il sent cette pierre d'achoppement et il en parle. Comment aller au-delà du sentiment, c'est-à-dire vers la stylisation? Donnons à titre d'exemple le poète qui pousserait à

bout le sentiment (qu'il porte sur l'amour, la mort, le pays, etc.) et qui à la suite de cette expérience serait disponible à de nouvelles formes de perception. Il a évidemment plus de chances d'atteindre la stylisation et d'éviter ainsi le récit d'un sentiment, essentiel en soi, mais non distinct. Gemma Tremblay se situe entre le sentiment et la stylisation quand elle réussit à rendre une atmosphère, par exemple, celle qui préside dans les poèmes *Les cloches infinies* et *Les musiques rûches*.

Après nous avoir parlé du pays, Gemma Tremblay accorde une Première louange au Seigneur à l'aide d'images bibliques. Elle oscille entre la banalité:

"Je vous loue Seigneur
les eaux sont des
prodiges de grandeur
la terre est un brasier"
et une forte présence verbale:

"Vous êtes l'abîme je crie
les éléments
moi la cendre annuelle
de ma précaire origine
forêt d'oméga moi
l'arbre irradié".

Quoi qu'il en soit, ce sixième recueil de Gemma Tremblay nous porte à croire que ceux qui suivront seront aptes à s'insérer positivement dans notre littérature.

Nicole BROSSARD

Une expérience insuffisante

Daniel St-Aubin, ex-directeur de ce Cahier, vient de publier son premier recueil de poèmes à la maison d'édition Déom. *Voyages prolongés* surprend par l'envergure du monde qu'il nous donne à connaître, un monde où l'auteur s'entoure volontairement de montagnes, de mers et d'animaux, un univers qui ne laisse aucun répit à l'imagination. Celui qui entreprend le *Voyage sous les ombres*, première partie du recueil, est la proie de mille êtres grouillants et destructeurs. L'auteur qui affirme être "Le Destructeur sans pitié" est bien plus une victime, un débris parmi les êtres qu'il voudrait détruire. Cette première partie du recueil, ainsi que la deuxième, fourmille d'images: à vrai dire, il y a là une accumulation maladroitement due à l'emploi abusif des compléments de noms.

"Infiltrer lentement, je te prie, la caféine DE ton cantique sanglant sur le parvis DE ma voute crânienne, sinistre mélodie, pour neutraliser les phantasmes DE mon épouvante: car l'allégresse DE mes désirs émondés

transpercera bientôt DE son stylet luisant les embuscades aux rivières D'écorce. Qui répond aux cris DE mon écrin thoracique? Qui a fait dévier ma vue en astiquant le cuivre DE tes iris." p. 42

En exploitant ainsi le complément de nom, Daniel St-Aubin accélère le mouvement de son voyage; en ce sens que nous ne pouvons pas être conscients des êtres qu'il mentionne ainsi que la démarche qu'il poursuit dans cet étrange univers. L'auteur poursuit son voyage en ne se souciant uniquement que de la vision momentanée qui l'accable ou le réjouit. On sent cependant qu'il cherche tout au long de son itinéraire à rejoindre l'état de fête: "un mode inhabituel d'être où le temps et l'homme deviennent solennels..." (Kérynyl), car s'il fixe "les objets quotidiens sans les voir", c'est qu'il atteste la valeur d'un monde et d'un temps nouveaux, solennels. Or le solennel ne se joue pas uniquement à l'aide d'un vocabulaire où s'entrecroisent les mots, il exige un style, ce qu'on est loin de trouver dans cette première oeuvre

de Daniel St-Aubin.

Dans la troisième partie du recueil, *L'hiver de la transfiguration*, composée de trois chants, l'auteur s'anime et se sensibilise à son entourage, le vocabulaire se transforme peu à peu: "le premier mot que je dirai sera le nom de ma maison." Cette dernière partie du recueil familiarise enfin le lecteur avec l'auteur. Elle le

VIGNEAULT chante mal, Vigneault écrit mal, Vigneault fait beaucoup d'argent. Alain Grandbois, Fernand Ouellet, Paul-Marie Lapointe, Raoul Duguay, ne chantent pas, mais écrivent très bien, et ne font absolument pas d'argent. Tout ceci pour démontrer que la chanson est rentable au Québec.

Cette petite démonstration ne plait évidemment pas au lecteur moyen. Pour la simple et bonne raison qu'il préfère s'endormir avec un chansonnier qu'avec un poète. Mais la préférence du lecteur moyen est devenue si dangereuse qu'il faut maintenant dire que Vigneault chante bien, écrit bien et mérite de faire beaucoup d'argent.

Mais moi j'aime Vigneault. J'adore Vigneault. Vigneault est l'un des plus grands chansonniers du Québec. Mais il y a une marge. Et c'est celle que nos petits fiuets intellectuels ne respectent pas. Et ces mêmes personnes qui adorent Vigneault crachent sur les admirateurs du Palmars de la chanson populaire. Mais que font-ils de plus? S'ils ont plus de scolarité, ont-ils plus de volonté que les gens sans culture adorant, dans leur paresse, Robert Demontigny.

Vigneault écrit mal, Vigneault est mièvre comme un enfant d'école imitant Eluard, Vigneault écrit la plupart du temps des contes pour enfants. Du côté musique, avouons que Beethoven était rendu plus loin. Et tout ce réchauffé, avec une sauce assez personnelle, rap-

porte des milliers de dollars par année. Bien joué monsieur Vigneault. Il y a des gens, comme Einstein, qui inventent, d'autres qui mangent le gâteau.

Mais à qui la faute? Qui, pourtant, n'a pas été ému devant la pauvreté des grands poètes d'autrefois? Mais, avouez-le, il est moins difficile de nourrir un chansonnier qu'un poète. Surtout qu'il ne s'agit pas ici de faire la charité, mais de se plier à une discipline intellectuelle.

L'élite intellectuelle du Québec, puisqu'il faut l'appeler par son nom, se refuse pourtant aux titres de "pédant", "précieux", etc., titres décrochés par les inventeurs, en leurs siècles, à leurs contemporains. Les lecteurs moyens du Québec jugent bien, achètent bien, connaissent les priorités, ne torturent en rien leurs auteurs puisqu'ils les reconnaissent aussitôt, et les encouragent financièrement. Le lecteur moyen du Québec est un lecteur exemplaire, doué d'intelligence, etc., etc., un lecteur dont nous ne pouvons dire que du bien.

En résumé, Vigneault est le plus grand poète de son temps.
Yvan MORNARD

situé avec des gestes d'homme et non plus dans l'armure d'un géant impuissant devant la viscosité des êtres grouillants qu'il alimentait de son imagination. Certes, St-Aubin n'en est pas pour autant départi de ses chimères, "le périscope aux prismes DE bière, c'est mon

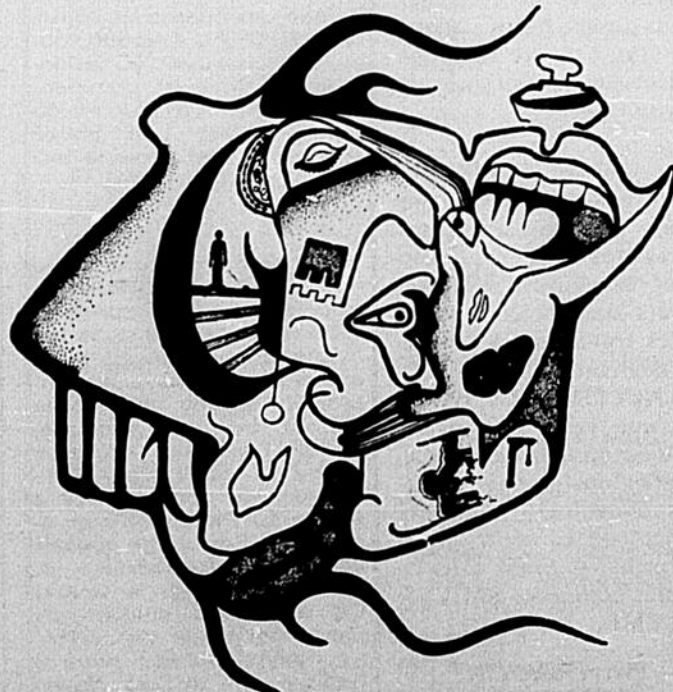
bras qui surgit de l'océan", mais il s'éveille à lui-même par le réel:

"me voici face à moi-même pour définir l'exigence de l'hiver c'est un banc de neige que je presse sur mon coeur."

Quel que soit l'angle où nous nous situons pour juger de ce recueil, il semble que nous en soyons toujours quittes pour voyager au même rythme. L'auteur soigne ses rêves, il évite les blessures mortelles, fuit avec la ténacité d'un voyageur qui se doit malgré tout de prolonger une condition impitoyable et qui mise sur cette prolongation avec des ardeurs de masochiste. "Et pourtant, il n'y a pas d'erreur, c'est bien moi qui ricane dans les longs couloirs de la folie".

Maldoror a dû raconter son histoire à maintes reprises pour que l'auteur s'en souvienne si bien. Au fond, bien que l'on veuille donner le bénéfice du doute à Daniel St-Aubin, il faut admettre que c'est là une expérience littéraire insuffisante.

Nicole BROSSARD



Dessin par Daniel St-Aubin tiré de "Voyages prolongés".

Au fil du couteau

SAUVER L'HOMME

PEUT-ON lutter contre une mise en condition systématique? Que des engins nucléaires s'amoncellent sous nos pieds et sur nos têtes ne semble pas étonner outre mesure l'opinion publique. Certes, paraissent des livres évoquant la terrible course aux armements que nous menons, des appels sont lancés, des marches organisées, mais dans le même temps les crédits alloués aux forces de mort continuent à progresser. Trop isolées pour être efficaces, ces actions s'effritent dans l'indifférence. Seul un large mouvement de masse pourrait faire basculer la balance.

A l'attente hésitante de nombre de personnes répond aujourd'hui l'excellent ouvrage de Daniel Parker et Robert Bonniot: "FOLIE NUCLEAIRE"; préface de Hervé Chaine, avant-propos de Jean Rostand (éditions de l'Epi, coll. "Frère du monde", environ \$2.00). Court mais bien documenté, de lecture facile mais exigeante, il se veut le point de départ d'une action effective.

D'emblée la préface donne le ton de l'ouvrage. Stigmatisant d'un trait de plume les dangereuses pirouettes des casuistes, le Père Chaine en appelle à son Eglise pour fonder "une invitation à l'action directe d'hommes et de femmes qui à l'intérieur de l'Etat et en respectant ses prérogatives nécessaires, ont à faire pression sur lui afin de l'amener, DE GREU OU DE FORCE, à faire la paix, à désarmer et à cesser de s'appuyer sur l'équilibre de la terreur".

Au fil des pages Daniel Parker et Robert Bonniot ne feront que montrer l'urgence de la réalisation de cette "INSURRECTION DES CONSCIENCES".

Et il y a urgence parce qu'il faut arrêter au plus tôt "le scandaleux gaspillage des ressources nationales qu'entraîne la constitution de la force de frappe". La seule somme investie dans l'usine de Pierrelatte "permettrait de donner gratuitement et en toute propriété 100.000 logements à des familles françaises".

Il y a urgence parce que si des nations "FOLLEMENT SURARMEES" ne font pas rapidement volte-face et si elles ne comprennent pas quelles sont leurs responsabilités vis-à-vis du

tiers monde, un jour viendra... où elles seront contraintes d'utiliser la bombe pour détruire une partie au moins de la marée des affamés qui menacent de les submerger, en attendant de périr elles-mêmes par les effets différés de leur propre folie".

Mais surtout il y a urgence parce que la simple fabrication d'armements atomiques a, dès aujourd'hui, de graves effets génétiques. C'est le mérite du docteur Bonniot de le montrer, chiffres à l'appui. Jean Rostand nous condense d'ailleurs cette démonstration dans son avant-propos: "Et qu'on ne dise pas que l'accroissement de radio-activité consécutif aux explosions nucléaires est trop faible pour être malfaisant. Pour ce qui est des effets génétiques tout au moins, il n'existe pas de seuil de nocivité... Après chaque explosion, le risque se trouve un peu accru, pour chaque couple humain, de procréer des enfants tarés. Après chaque explosion, l'espèce humaine a perdu un peu de sa qualité génétique".

Contre les sinistres ambitions des puissances militaires qui d'ailleurs "coïncident exactement avec les intérêts des sociétés industrielles travaillant à l'exécution des commandes". "FOLIE NUCLEAIRE", réunit, dans une belle démonstration d'oecuménisme en acte, les réflexions de quatre penseurs d'idéologie différente — forts de la vérité qu'ils expriment — ayant tous ce postulat commun: SAUVER L'HOMME.

Pierre JAUVIN

Contes pour lecteurs attardés

LES Contes pour buveurs attardés de Michel Tremblay plaisent. Pourquoi? Il y a une part de cruauté nécessaire aux civilisés que nous sommes.

Une force d'imaginaire cruel existe en chacun de nous qu'on le veuille ou non. Dans la révélation de l'imaginaire cruel, les contes de M. Tremblay mettent une seule barrière, par ailleurs bien suffisante: celle de l'écriture. Son univers de rêves l'auteur dit y croire "comme dans les seules réalités" reprenant ici la phrase de Poe. L'horreur est tantôt physique tantôt morale dans le couple traditionnel sado-masochisme. La cruauté est une façon d'exprimer le monde et cela l'auteur l'a bien saisi. Dans le *Vin de Gerblight*, lorsque Gerblight dit à son ami "...je te trouve très faible. Presque comme un petit animal..." Le lecteur sait déjà que la prochaine victime sera l'ami. Tout le contexte obsessionnel et les préméditations de Gerblight deviennent l'appétit du lecteur qui pressent les machinations monstrueuses de Gerblight, il y prend part pour tout dire. Il ne peut faire autrement et l'ami est condamné à souffrir par chaque lecteur. La description du cruel effet du vin donne une satisfaction certaine à celui-ci. Le jeu de la fiction cruelle agit sur l'imagination. Le lecteur trouve sa délivrance dans une apogée, où le mal déivie du mal.

Dans les contes les mieux réussis, il y a presque toujours un moment où le lecteur accroche et commence à rêver. La plupart du temps, c'est une image étrange qui dépayse le lecteur.

M. Tremblay écrit d'une manière visuelle: du cinéma traditionnel mis en conte où l'action se déroule avec les mêmes procédés. Et nous avons presque toujours l'impression d'avoir déjà vu les mêmes rêves. Il y a là fatalement, toujours quelque chose qui déçoit même dans les meilleurs contes, comme *Angus*, *Le Pendu* enfin presque tous. Edgar Poe pouvait écrire de cette manière M. Tremblay devrait le savoir. Ce n'est pas uniquement une question de sensibilité. Le cinéma surtout nous a habitués aux mêmes rêves. A M. Tremblay, il manque

l'image réelle des rêves car au cinéma nous avons beaucoup plus que des mots. Cette littérature n'a plus à survivre par l'image, au contraire c'est ce qui la fera périr.

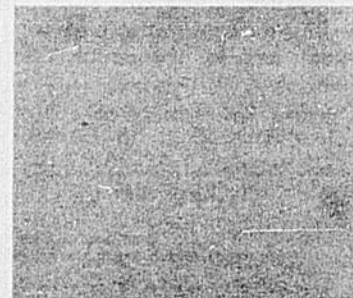
Dans ces contes, il y a comme chez Poe un impondérable qui fatalement déclenche tout le mécanisme du conte. Ici, il faudrait voir l'opposition radicale entre science fiction d'une part et le conte noir d'autre part. La science fiction nous projette dans l'avenir avec la force du temps qui bouscule l'esprit et nous montre une sorte de chaos sous une immense interrogation. Le conte noir, vu ici, chronomètre un temps figé dans un déterminisme ou fatalité au sens fort. A ce sujet, il y a quelque chose de pitoyable dans le dernier conte *Le diable et le champignon* où le lecteur assiste à rebours, à une sorte d'invention de la bombe atomique. Cette fois l'impondérable qui fait l'étrangeté de tous les contes ne joue pas; il ne reste plus rien.

Le conte classique est mort comme les rêves qu'il représente. Peut-être est-ce trop radical et sommes-nous encore plus mystifiés que nous croyons l'être... mais les fantômes et les vampires ont au moins changé d'aspect depuis que l'on ne chasse plus les sorcières. L'un des contes par ailleurs met en scène un monstre impitoyable qui ne ressemble pas aux autres, dans son inexistence omniprésente.

Il s'agit de *Monsieur Blink*, petit homme pantouflard, candidat sans qu'il le sache, au poste de premier ministre. Ce conte reste isolé et exploité d'une façon semblable aux autres contes. Pourtant, c'est le seul conte où l'aspect de gratuité ne joue pas. En effet, le déterminisme ou la fatalité des contes se ressent proprement d'une culture littéraire; c'est ce que nous pouvons appeler gratuité parce que ne correspondant plus aussi totalement à l'énonciation de nos mystifications. Dans *Monsieur Blink*, il y a matière nouvelle mais qui n'est pas exploitée au niveau formel.

Ces contes plaisent parce que l'auteur est habile à faire sentir. L'élément choc est vif, le lecteur tient le coup mais ne peut pas rêver... du moins pour longtemps. Les fantômes attardés s'évadent comme les mots qui les amènent. A trop bien figer dans le temps et dans l'espace des esprits et des vampires, on ne peut plus y croire. Dans la permanence, même le mystère s'apprend. Faudrait-il repenser le conte cruel?

France THEORET



JEUNES ÉCRIVAINS RECHERCHÉS

- Si vous écrivez
- Si vous êtes modernes
- Si vous voulez participer à l'avenir littéraire et culturel de votre pays (le Québec)
- Quel que soit le genre où vous excellez (roman, poésie, essai, etc.)

N'hésitez pas à nous écrire: vous êtes l'écrivain que nous cherchons.

Avantages

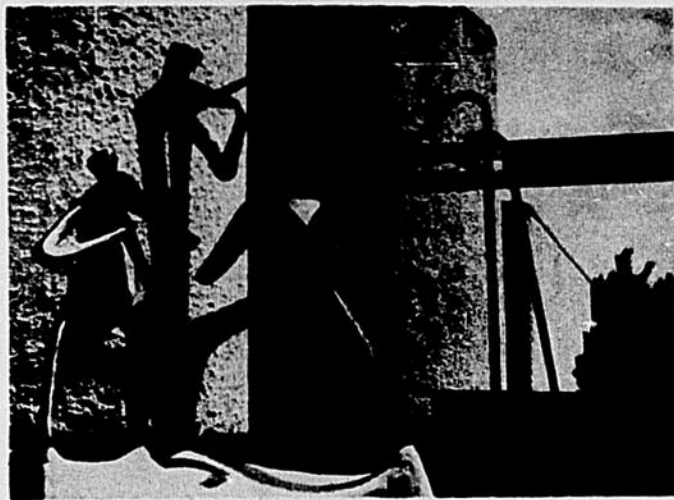
- Une équipe jeune, sérieuse et dynamique
- Rencontres avec les nouveaux écrivains
- Une ambiance propre à stimuler votre travail
- Aucun frais de publication ou de publicité

N'hésitez pas: faites-nous parvenir vos textes en trois exemplaires. Nous vous donnerons une réponse dans les trente jours. Nous nous réservons toutefois le droit de conserver pour nos archives un exemplaire de chaque texte soumis.

Ou, si vous le préférez, prenez rendez-vous avec le directeur, Michel Beaulieu (737-7312, après 5 p.m.), qui se fera un plaisir de vous recevoir.

Les éditions Estérel Inc.,
C.P. 306 — Snowdon,
Montréal 29.

Misez sur votre avenir culturel
avec les éditions Estérel



"Vivace", sculpture de Yves Trudeau.

En attendant la "Gratuité Culturelle"...

...les étudiants doivent payer pour leur culture musicale, mais ils se réjouiront tous, sans doute, de savoir qu'on leur offre six concerts pour le prix de cinq et huit concerts pour le prix de sept (alors que, comme chacun sait, la hausse des prix chez nous est telle qu'on achète aujourd'hui deux chausures pour le prix de trois !). Nous parlons donc de la gratitude débordante que les étudiants cultivent à l'endroit des Jeunesses musicales (ou de la subdivision qui s'appelle "Centre de Montréal" et qui a pris cette heureuse initiative), et qu'ils manifesteront dès aujourd'hui en s'arrachant les quelques centaines de places encore disponibles pour les concerts de la "Série internationale" (au nombre de six à la Salle Claude-Champagne) et les "Concerts pour la jeunesse" (huit à la Place des Arts). S'ils lisent attentivement cette page, ils y découvriront d'ailleurs eux-mêmes quelques détails futiles comme le prix des abonnements, les dates des concerts, le nom des artistes, leur répertoire ou leur programme.

Telle n'est pas la manière, nous dira-t-on, de traiter d'un sujet aussi grave que la culture musicale de la jeunesse, étudiante ou non, mais nous craignons, avouons-le, que notre variation sérieuse sur le thème "Lancement de la Saison 66/67" ne semblât tout à fait déplacée à moins qu'elle ne se laissât précéder d'une variation fantaisiste.

La première série de concerts sera présentée à la Salle Claude-Champagne. Composée de récitals et de concerts de musique de chambre, cette série fait appel à des artistes de six pays différents, d'où son nom de Série internationale.

— La guitariste espagnole Renata Tarrago ouvrira la saison le 3 novembre. Connue autant en Amérique que dans les pays européens, elle continue la grande tradition des virtuoses de la guitare. Elle a enregistré plusieurs disques Columbia et RCA-Victor.

— Le deuxième concert sera donné par deux jeunes interprètes français, Gérard Poulet, violon, et Maurice Blanchot, piano. Travaillant en collaboration depuis 1960, ils ont mis au point un répertoire fait des grandes sonates classiques. En 1965, leur interprétation de la Première Sonate de Prokofiev leur a valu le Grand Prix de la Critique de Vienne au Congrès international des Jeunesses musicales.

— Gaston Germain, baryton de Québec donnera en décembre un récital d'adieu avant son départ pour une tournée en France. Il avait aussi mérité en 1965 un Grand Prix de la Critique de Vienne. Ce récital présentera un parallèle entre le "Don Juan" de Molière et celui de Mozart, et entre les "Faust" de Goethe, Gounod et Berlioz.

— En janvier, les pianistes-duettistes Mario et Lydia Conter, d'Italie, donneront un concert des plus belles oeuvres pour piano à quatre mains.

— Le cinquième concert sera donné par le Quatuor Pfeifer, d'Allemagne; formé en 1958, donc relativement jeune, il jouit déjà d'une très belle réputation en Europe. Son répertoire est fait d'oeuvres classiques et contemporaines.

— Le Trio Eriksson, du Danemark, clôturera la saison. Ce trio (flûte, violoncelle et piano), qui en est au début de sa carrière, a remporté un grand succès à Paris, en avril dernier, avec son interprétation du Trio op. 63 de Weber.

La deuxième série est une réalisation conjointe du Comité des Jeunes de l'Orchestre Symphonique de Montréal et des Jeunesses musicales du Canada. Présentée dans la Grande Salle de la Place des Arts, elle réunit la musique symphonique, l'opéra, l'oratorio et le ballet.

Dans ce cahier, on trouvera une annonce avec les renseignements nécessaires quant aux dates et aux programmes des concerts ainsi qu'aux conditions d'abonnement.

Hélène PARE

CONCERTS POUR LA JEUNESSE

Une réalisation conjointe du Comité des Jeunes de l'O.S.M. et des Jeunesses musicales du Canada.

ORCHESTRE SYMPHONIQUE DE MONTREAL

PLACE DES ARTS

Date	Oeuvre	Chef	Solistes
28 sept.	Dvorak: Stabat Mater	Decker	Marshall, Chookasian, Verreau, Rouleau, Choeur OSM
6 déc.	Hindemith, Kodaly, Brahms	Swarowsky	
13 déc.	Haendel: Messiah	Swarowsky	Lee, Wolff, Simoneau, Trégle, Elgar Choir
Places réservées.	21 déc.	Grands Ballets Canadiens	
Les premiers venus sont les mieux servis.	25 janv.	Brahms, Roussel	Munch Stern
	30 janv.	Berlioz: La damnation de Faust	Munch Ross, Verreau, Diaz, Choeur OSM
	15 fév.	Bach, Saint-Saens, Bruckner	Decker Turini
	22 mars	Verdi: Requiem	Schippers Tatum, Chookasian, Verreau, Diaz, Choeur OSM

ABONNEMENT:

8 CONCERTS

\$16 ET \$12.

NOTE: POUR LES JEUNES DE 25 ANS OU MOINS ET LES ÉTUDIANTS EXCLUSIVEMENT.

Adresse: Concerts pour la Jeunesse 200 ouest, rue Ontario Montréal 18 Tél.: 844-2867

500 SERIES DE L'O.S.M. (concerts à la Place des Arts) et 1000 SERIES REGULIERES (concerts à la Salle Claude-Champagne)

Seront en vente aujourd'hui, demain et lundi aux kiosques JMC placés au 4e du Centre social et aux principales entrées de l'Université.

JEUNESSES MUSICALES DU CANADA CENTRE DE MONTREAL.

SERIE INTERNATIONALE

SAISON 1966-67

- les jeudis en soirée
- à la Salle Claude-Champagne, 200 av. Bellingham. (Faculté de Musique)

Dates	Pays	Artistes	Répertoire
3 nov.	Espagne	RENATA TARRAGO, guitare et vielle.	Oeuvres des 16e et 17e siècles, et de Becherini, Tarrago, Albeniz, Falla, etc.
17 nov.	France	GERARD POULET, violon MAURICE BLANCHOT, piano	Mozart, Brahms, Debussy, Ravel, Prokofiev.
6 déc.	Canada	GASTON GERMAIN, baryton COLOMBE PELLETIER, piano	Airs de Don Giovanni (Mozart) de Faust (Gounod) et de La Damnation de Faust (Berlioz).
31 janv.	Italie	DUO CONTER, pianistes-duettistes.	Beethoven, Schubert, Brahms, Diabelli, Debussy, Poulenc.
16 fév.	Allemagne	QUATUOR PFEIFER, cordes	Mozart, Beethoven, Schubert, Debussy, Bartok.
15 mars	Danemark	TRIO ERIKSSON, flûte, violoncelle, piano.	Bach, Mozart, Weber, etc.

• abonnement aux 6 concerts:

— pour les jeunes de 30 ans ou moins, carte de membre régulier: \$5.00

— pour les gens de plus de 30 ans, carte de membre privilégié: \$10.00

• la carte de membre donne droit à des réductions sur les activités de la saison d'été des Jeunesses musicales au Camp musical du Mont Orford.

Adresse: Série internationale Centre JMC de Montréal 430 ouest, boul. Saint-Joseph Montréal.

Tél.: 274-4378



Photo: Cinémathèque Canadienne

A la cinémathèque canadienne:

NOTRE CINÉMA DES ORIGINES A NOS JOURS

Ceux qui croient que le cinéma chez nous, vient à peine de commencer, fréquenteront La Cinémathèque Canadienne cette année; parallèlement à sa saison régulière elle présente une rétrospective du cinéma canadien. Cet événement fait partie des manifestations relatives aux fêtes du Centenaire et est placé sous le patronage de quatre associations de cinéastes: l'Association Professionnelle des Cinéastes, la Society of Film Makers, la Directors' Guild of Canada et la Canadian Society of Cinematographers. L'Office National du Film y apporte sa collaboration.

A partir d'une sélection de cent films jugés essentiels par des expert-conseils, le comité d'organisation de la rétrospective du cinéma canadien, composé de MM. Guy L. Côté, Robert Daudelin, Jean-Pierre Lefebvre, Michel Patenaude, Claude Nadon, Jacques Leduc et André Pâquet, a retenu 250 films qui seront projetés de septembre 1966 à avril 1967, les lundis à 6 h. 30 et 9 heures, au grand auditorium de l'Office National du Film (théâtre no 3), 3255 Côte-de-Liesse. L'entrée est gratuite; aucun laissez-passer n'est requis sauf le soir d'ouverture, le 26 septembre prochain.

La rétrospective comprendra soixante programmes de deux heures chacun, répartis sur trente semaines. La séance de neuf heures sera, en général, réservée aux longs métrages ou à des projections spéciales. A cette occasion, des cinéastes seront invités. La répartition des programmes tiendra ce-

pendant compte d'un certain équilibre entre les films français et anglais, les longs et les courts métrages, les films de production libre ou de commandite, l'ancien et le nouveau cinéma.

Etant donné le point de départ d'une telle rétrospective qui se veut la plus fidèle possible au cinéma canadien nous pouvons déjà prévoir, dans l'ensemble, l'optique dans laquelle la programmation est envisagée.

En effet, tous les aspects de notre cinéma (actualités, documentaires, films d'animation, courts métrages d'inspiration libre, films de télévision ou de séries) seront abordés et accompagnés d'exemples représentatifs.

Il va sans dire que certains d'entre eux feront l'objet d'une ou plusieurs séances.



Photo: Cinémathèque Canadienne

SERAPHIN

"une rétrospective fidèle"

60 ANS DE CINÉMA

La Cinémathèque Canadienne présente dans le grand auditorium de l'Office National du Film une rétrospective du cinéma canadien (des origines à nos jours).



Photo: Cinémathèque Canadienne



RAOUL DUGUAY dans le dernier film de Jean-Pierre Lefebvre: "Mon oeil"

Sans anticiper sur la programmation à venir nous pouvons espérer voir parmi les longs métrages:

La petite Aurore, l'enfant martyr (Jean-Yves Bigras)

Ti-Coq (René Delacroix)
A tout prendre (Claude Jutra)

Le chat dans le sac (Gilles Groulx)

Nobody waved goodbye (Don Owen)

Sweet Substitute (Larry Kent)

Trouble-fête (Pierre Patry)
Seul ou avec d'autres (Dennis Arcand, Denis Héroux)

Winter kept us warm (David Secter)...

Au niveau du court-métrage, les trois grands centres de production, Montréal, Toronto et Vancouver, se verront l'objet d'une attention particulière.

En plus des projections publiques, la Cinémathèque Canadienne publiera une brochure. Cette dernière, subventionnée par le Conseil des Arts du Canada, sera offerte pendant la rétrospective. On sait qu'elle sera publiée en 1967 mais la date

Rétrospective du cinéma canadien

-26 septembre 1966

OP-HOP: Un court film d'animation de Pierre Hébert. Dessins sur pellicule. O.N.F. 1966. Première.

FALLING WATERS: Un film muet produit par le Canadian Government Motion Picture Bureau. 1926. Accompagnement musical de Maurice Blackburn.

RHAPSODY IN TWO LANGUAGES: Un "classique" des séries pour salles réalisé par Gordon Sparling en 1932 pour Associated Screen News Studios.

PROUDEST GIRL IN THE WORLD: Une "comédie musicale" ayant pour thème l'enrôlement des femmes dans le corps de l'armée canadienne. Un film de Julian Roffman. O.N.F. 1943.

REFERENDUM: Une comédie de Raymond Garceau réalisée en 1953 à l'O.N.F. et qui nous raconte les aventures d'un référendum rural.

DARYLAND: Un commercial de 8 secondes animé par Al Sens de Vancouver.

THE POUNDING HEART: Produit pour la CBC. Toronto par Louis de Niverville. Film d'animation avec beaucoup d'humour.

JOHN NANDY AT THE BLUE HORN: Produit pour la CBC Vancouver et réalisé par Brian Guns ce film nous présente le monde d'un musicien de jazz.

ROULI ROULANT: Le tout dernier film de Claude Jutra produit par Les Films Cassiopées pour l'O.N.F. La chanson-thème est interprétée par Geneviève Bujold. Première.

Le public peut se procurer des laissez-passer en téléphonant à la Cinémathèque Canadienne: 747-4239.

La soirée d'ouverture sera sous la présidence du ministre des Affaires culturelles d'Ottawa: Judy Lamarsh.

précise demeure incertaine On pourra y trouver des études critiques sur l'évolution du cinéma et une documentation bio-filmographique des principaux cinéastes canadiens.

Ce document de plus de cent pages renfermera aussi une liste chronologique avec le générique complet de tous les longs métrages réalisés au Canada, une liste alphabétique et le générique abrégé des courts métrages, une liste chronologique des différentes séries produites pour les salles de cinéma ou pour la télévision, une liste complète

des différents palmarès et compétitions au pays, et enfin une bibliographie des écrits parus sur le cinéma canadien.

Dans le contexte actuel une telle rétrospective ne peut être que bienvenue. Nous n'ignorons pas la situation de notre cinéma cette année et plus spécialement au Québec: le départ de plusieurs cinéastes de l'Office National du Film, le sort (mérité) fait aux films en compétition au 4^{ème} Festival du Film Canadien en témoignent. Mais si 1966 fut une année mauvaise au niveau de la production, elle fut presque un enrichissement dans le sens d'une mise au point et d'une nouvelle orientation de notre création cinématographique. La nouvelle loi fédérale d'aide à la production en laisse beaucoup sceptiques, d'autres confiants pour notre cinéma. On verra!

Ginette CHAREST
Claude BELISLE

Quand le "Petit Journal"

trouve du grotesque

ailleurs que chez lui

(Y.M.) — Outre le fait que encore, de Ionesco. André l'auteur de cet article (Le Pe-Major ne disait-il pas que le tit Journal, semaine du 21 Petit Journal valait bien Ro-aout 1966, page 45), sympa-land Barthes?

thèse avec la troupe de l'A- Lisez donc le texte d'un des morce jouant aux Saltimban- journalistes intelligents, d'un ques, nous découvrons sa journal pour le moins génial. compréhension, plus grande Yvan Mornard

Aux Saltimbanques LE GROTESQUE A L'HONNEUR

Jacques ou la Soumission

Comédie d'Ionesco. Mise en scène d'Yvon Lelièvre. Distribution: Robert Du Parc, Louise Dussault, Sophie Clément, Jacques Thibault, Catherine Lemire, Jean Chicoine, Michèle Jourdain.

L'Amorce, un jeune groupe de comédiens, a trouvé refuge au théâtre des Saltimbanques et présente pour une période d'un mois une pièce de Ionesco, "Jacques ou la Soumission".

A mon avis, ce nouveau groupe démarre bien mal. Il nous offre une pièce qui ne nous apporte rien, tant elle est grotesque, délirante et fofolle. Sa seule qualité est encore de n'être pas longue. Les plaisanteries les plus courtes sont les meilleures, Dieu merci! Mais encore durant l'heure que dure cette pièce, que d'énormités ne doit-on pas supporter!

Je ne pense pas qu'au département des agités d'un hôpital psychiatrique on puisse voir de pires divagations. La pièce de Ionesco est un délire de mots, de calembours plus mauvais que bons, de jeu de scènes grotesques. En ayant choisi cette pièce, c'est à croire que l'Amorce veut se signaler dès ses débuts par un anti-conformisme outrancier. Et quand, en plus, ce groupe marque le cinquantenaire de la section française d'une université anglophone, on peut se demander si ce n'est pas de l'inconscience. Comme si parmi les oeuvres contemporaines il n'y en avait pas de plus représentatives de l'esprit et de la culture française.

Je sais qu'on est à l'ère des "happenings" et la pièce de Ionesco pourrait en être un fameux. Mais qu'on nous fasse grâce de la grossièreté et de la vulgarité, même si celles-ci portent une signature célèbre.

Si la pièce ne satisfait pas les goûts raffinés d'un amateur de théâtre, il faut toutefois rendre à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu. La mise en scène confère à la pièce tout son côté loufoque et insolite. Le décor est hétéroclite, en plein dans l'esprit qui souffle sur la scène.

Parmi les acteurs remarquables et remarquables, signalons le jeu de Sophie Clément et ses tics. De son côté, Louise Dussault, le personnage le moins grotesque malgré son masque étrange, nous étonne par un réel talent, un talent de bonne comédienne.

Ch. P.-M.

Les batisseurs d'empire:

Boris Vian et le sens du théâtre

Depuis le 30 juin, la troupe des Saltimbanques présente **Les Bâtisseurs d'Empire**, ou **Le Chmurz**, de Boris Vian, pièce créée le 22 décembre 1959 sur la scène du Théâtre Récamier à Paris, par le Théâtre National Populaire, sous la direction de Jean Vilar. Boris Vian est mort à 39 ans, six mois avant la création de sa pièce.

A l'époque, les critiques ne le jugeaient qu'à coups de comparaisons avec Ionesco ou Beckett. De plus, ils se perdaient, habituellement trop en conjonctures à propos du fameux "Schmurz", personnage à significations multiples. Gabriel Vascaux, dans **Le Cahier les Saisons**, printemps 1960, s'appliqua à rechercher des relations avec la situation politique française de l'époque, c'est-à-dire les troubles en Algérie. Mais il n'a malheureusement pas été très loin dans sa critique: c'est dommage parce qu'il semble avoir eu une intuition assez juste de l'explication sociologique de cette pièce. Mais nous pourrions revenir à l'interprétation. Boris Vian a le sens du théâtre: aucune comparaison entre la lecture du texte (que l'on fait chez soi) et la représentation de la pièce (que l'on peut voir présentement aux Saltimbanques). Il faut l'intervention d'un metteur en scène pour donner vie à ce texte,

sans quoi, ce dernier serait absurde, le fait d'avoir créé un "personnage-objet", (l'on aura reconnu le "Schmurz"), c'est une intuition de ce vers quoi tend le théâtre contemporain. Et tenter de mettre en scène les angoisses humaines de 1959, et surtout, avoir réussi à rendre le public mal à l'aise devant les vérités qu'il se fait dire. C'est donner pleinement au théâtre sa fonction d'expression. Cette thèse demeure à confirmer, je le sais, mais la saison théâtrale s'annonce riche pour m'en donner l'occasion.

J'ai mentionné plus haut que le texte aurait été "absurde" s'il avait été écrit seulement pour la lecture: le mot n'est pas bien choisi. Par "absurde", j'entends "remplissage", ou enfin, texte inutile à première vue. Cependant, lors de la représentation de la pièce, on se rend compte de toute la signification du texte même, sans parler de la signification sociologique qui pourra être étudiée ultérieurement. Voici un extrait de la pièce qui pourrait illustrer ma pensée:

PERE: Tiens la planche, je cherche un clou. (Il fouille dans sa boîte à outils et trouve un clou.) En réalité, je devrais mettre des vis, mais ça pose des tas de problèmes.

MERE: Comment ça ?

PERE: D'abord, je n'ai pas de vis. Ensuite, je n'ai

pas de tournevis. Troisièmement, je ne sais jamais de quel côté on tourne pour visser.

MERE: Comme ça...

Elle lui montre à l'envers.

PERE: Non, c'est comme ça.

Il lui montre dans le bon sens.

(Extrait de l'Acte Un)

Après avoir lu ces quelques répliques, vous direz: "Ce dialogue est inutile, il n'apporte rien, il n'est pas profond, c'est de la comédie". Mais si vous assistez à la pièce, vous pensez immédiatement que l'homme contemporain vit dans un monde entouré d'objets qui finissent par prendre sa place. Aussi, quand on entend le "bruit à faire peur", immédiatement, après ces répliques, on comprend parfaitement bien, et, on... se tait.

Voilà ce qui m'a frappé à première vue, chez Boris Vian, auteur de théâtre, mais j'en reparlerai au cours de l'année qui vient.

Pour ce qui est du jeu des comédiens, je crois que Claude Gay (qui jouait le rôle du père) promet. Il a le souffle et le sens du comédien. Pour les autres comédiens et comédiennes, j'observe un silence qui n'a rien de péjoratif mais tout d'attentif à ce qu'ils vous lonneront encore et ailleurs que chez Vian.

Micheline BOUCHART
D'ORVAL

Le fantastique...

(suite de la page 8)

Si nous avons insisté sur ce roman, c'est qu'il pose un problème extrêmement angoissant pour peu qu'on y réfléchisse. C'est reprendre l'équation shakespearienne "être ou ne pas être" et la transformer, encore selon Barjaval, en "être et ne pas être".

Les Confluents, quoiqu'aus-si troublants par certains aspects, sont d'une autre venue. Voyons: près de la mer Morte, des chercheurs trouvent dans une jarre fermée, datant de trois mille ans, des films de 40mm dont le texte est rédigé en esperanto. Après spéculations, le groupe se rend compte que ces films proviennent d'une humanité future en voie de disparition. Cette humanité, consciente de ce fait, cherche dans le temps quel événement a fait dévier l'histoire de son cours. De

là le combat de Jacob et de l'Ange qui se trouve être précisément un représentant de cette humanité future. De là aussi la destruction par voie d'armes nucléaires de Sodome et Gomorre.

Le côté troublant de cette histoire: en détruisant la cause lointaine de l'extinction de l'homme, celui-ci se détruit lui-même et lance l'avenir passé dans une autre direction. Donc un sacrifice total de soi pour sauver l'homme.

Les Confluents relèvent en fait beaucoup plus de la vie future antérieure de l'homme, quoique la découverte originelle se soit effectuée au XXe siècle.

Or, pour passer la rampe et devenir science-fiction, les ouvrages de situation actuelle doivent faire appel à une science

inconnue, c'est-à-dire non connue comme découverte aujourd'hui. La machine à voyager dans le temps reste un exemple typique de cette découverte d'auteurs, d'autant plus qu'elle représente un cas séduisant pour scientifiquement irréalisable qu'il soit. Il n'en va pas de même de notre premier sous-groupe qui lui, pour rendre plausible ses hypothèses, les renvoie dans le temps futur.

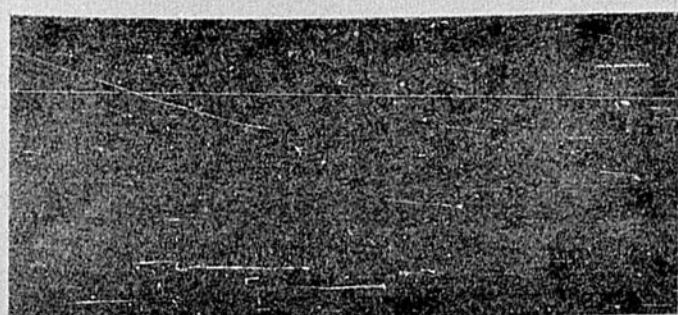
(La semaine prochaine: Le domaine du futur).

(1) Paris, Denoël, 1958, Collection "Présence du futur", no 23.

(Toutes les références renvoyant à la même collection, nous ne donnerons que l'année de publication et le numéro de série.)

(2) 1960, 41.

(3) Copyright 1924, cette édition: 1960, 40.



Introduction

Nous avons ici à traiter d'un genre double dont chaque branche se dédouble à son tour en deux doubles définitions. Ces doubles définitions relèvent dans chaque cas du paradoxe; elles s'opposent fondamentalement par la thèse-réalité-presque-réalité face à l'antithèse-non-réalité - presque - non - réalité. Nous pourrions, de même que prose et poésie se distinguent par la forme, établir au départ une distinction nette; nous préférons, ce que d'aucuns refusent de faire, n'établir aucune distinction d'ensemble entre deux genres qui, pour être voisins, n'en procèdent pas moins d'origines différentes. Ce qui ne nous empêchera pas d'établir le sens des termes.

On l'aura déjà compris: ce qui nous force à définir les termes n'est rien d'autre que la différence de niveau de ces genres à l'intérieur de ce creuset que l'on appelle l'écriture. Brièvement et d'une manière générale (puisque certains livres échappent aux catégories, mêlant les formes), la science-fiction se compose d'imaginaire et de données scientifiques actuelles ou prévisiblement futures; joignent dans plusieurs cas le domaine de l'imaginaire. Il s'agit donc, pour autrement nommer les choses, d'une histoire imaginaire basée sur des données à la fois existantes et spéculatives. Le réalisme fantastique, pour sa part, ne fait pas appel à la science, mais donne pour réel, en ce sens que la description devient ici naturaliste et vivante, ce qui n'existe pas ou n'a que peu de chance d'exister. On sentira bien ce qu'a d'incomplet cette dernière définition si l'on ajoute que le réalisme fantastique s'accorde aussi de fables à forte tendance critique, particulièrement au niveau social. Qu'on s'en rapporte ainsi à "Gulliver's Travels" de Jonathan Swift, ou encore à "Alice in Wonderland" de Lewis Carroll. Le réalisme fantastique, faut-il le dire, fait souvent appel à la cabale, à la magie noire, ainsi qu'aux puissances maléfiques des dieux. S'il n'est aucun exemple typique d'un écrivain de science-fiction, H. P. Lovecraft représente assez bien le fantastique. Nous lui consacrerons la deuxième partie de ce texte. Mais voyons d'abord la science-fiction.

Un phénomène du XXe siècle

Il reste qu'il n'est pas aisé de circonvier la science-fiction, genre littéraire parallèle au roman dit traditionnel (peu importe que l'auteur en soit Balzac ou Robbe-Grillet) en ce sens que, se situant à un niveau différent de perception, il n'en suit pas moins une ligne évolutive identique, depuis le roman dit "descriptif" jusqu'au roman dit "psychologique".

La science-fiction naît au XXe siècle, représente globalement la littérature d'anticipation, précède des découvertes les plus récentes aussi bien que les plus fantaisistes découlant dans le passé du futur probable. Au niveau littéraire, la science-fiction passera à l'histoire comme l'une des plus extraordinaires "inventions" qui se puisse concevoir. Affirmation tout à fait gratuite, semble-t-il, mais que, croyons-nous, l'avenir endossera. Encore ce, nous en sommes conscients, ce genre littéraire ne nous a donné encore aucun grand écrivain et que les oeuvres pèchent plus souvent qu'à leur tour par d'évidentes carences stylistiques.

Nous laisserons de côté, ici, le genre humoristique, notamment le très important Fredric Brown (formellement le plus extraordinaire de tous et certainement l'un des écrivains les plus importants de notre siècle), ainsi que certains auteurs qui, chevauchant les deux genres, tels Ray Bradbury, ne nous semblent pas mériter l'importance qu'on leur accorde. Il reste que Bradbury a le rare mérite d'être le seul écrivain de science-fiction dont les profanes ont entendu parler, connaissant à tout le moins son nom.

Ce texte s'adresse essentiellement à ce profane et ne vise qu'à des considérations générales. L'auteur n'entend tirer aucune conclusion de ce bref tour d'horizon. Serait-il bon d'ajouter que l'auteur serait pleinement heureux si certains lecteurs de ce texte allaient voir de plus près de quoi il retourne et aborderaient par l'un ou l'autre des livres cités ce que d'aucuns décrivent sans en avoir lu la première ligne.

Filiation

De ce genre mal défini avant le XXe siècle, il est assez difficile d'établir les origines, bien qu'il soit possible de suivre une certaine filiation. Cette filiation, par maints côtés, relève cependant plus de la satire que d'une littérature objective, voire objective; il faut attendre le XXe

siècle, et plus précisément une date indéfinie qui se situe sur le tard de la grande dépression, avant de la voir prendre forme à travers et autour d'une grappe d'ouvrages qui, régis par un code assez strict, tentent de donner un sens au monde de demain. La principale qualité de ce code est de faire disparaître les "monstres". Ceux-ci demeurent l'apanage de la littérature de zone sous-inférieure. Encore qu'ils puissent relever d'un fantastique de bon aloi.

Nous avons vu que la science-fiction relève à la fois des réalités scientifiques présentes et futures, qu'elle fait appel à l'imagination, à la projection du monde actuel dans un monde futur, donc inconnaissable en dehors des données spéculatives en ce qui a trait aux découvertes scientifiques et à l'évolution politico-économico-sociale. La science-fiction se trouve donc être, quoique sur un autre plan, une littérature essentiellement spéculative au même titre que, par exemple, le nouveau roman et, à l'intérieur de celui-ci, l'oeuvre de Michel Butor (principalement: 6 810 000 litres d'eau par secondes), au même titre aussi que toute recherche électronique de nouvelles formes d'écriture musicale. Il n'en reste pas moins qu'elle se différencie nettement des exemples précités en ce qu'elle attache moins d'importance au style qui s'y trouve, pour ainsi dire, absent, qu'au nerf même du sujet. Donc, spéculation; d'autant plus que, contrairement au réalisme fantastique, la science-fiction ne cherche pas à convaincre. Elle prétend tout au plus ouvrir de nouvelles voies.

Mais revenons quelque peu en arrière. Nous établirons une filiation, en ne différenciant pas les deux genres. Cette filiation remonte à Platon (comme quoi les genres parallèles ont aussi leurs lettres de noblesse). Platon qui décrit l'Atlantide dans deux dialogues: le Timée et le Critias. Puis, à travers les siècles, parmi d'autres ouvrages, nous retiendrons: le Beowulf, chanson de geste anglaise; les très célèbres Gulliver's Travels de Jonathan Swift; Frankenstein; Dracula; les ouvrages de Edgar Allan Poe; ceux de Jules Verne et de H. G. Wells. Nous aurions pu y ajouter l'Odyssee, certain morceau de Lucien de Samosate qui donne dans l'effet comique par ses nombreuses exagérations; Le Voyage dans la lune, de Cyrano de Bergerac; Micromégas, de Voltaire; etc.

Loin d'être exhaustive, cette liste ne veut que donner un aperçu, bref il est vrai, de ce que la littérature parallèle a donné d'ouvrages avant le XXe siècle ou, si l'on veut, avant 1930. Cette liste, cette filiation, n'établit aucune distinction entre la science-fiction et le réalisme fantastique. Or, où avant le XXe siècle cette littérature avait

pour but premier de divertir ou d'effrayer, on sent après 1930 un changement d'abord presque imperceptible de niveau puis de plus en plus évidemment se produit un renversement de l'ordre des valeurs. Là où le lecteur riait, tremblait ou simplement lisait avec un certain plaisir, le même lecteur aujourd'hui s'inquiète. C'est que les auteurs modernes de science-fiction ont cessé de grossir démesurément leurs histoires ou d'y incorporer ces fameux "monstres" venus d'ailleurs, pour, tout en recouvrant une certaine capacité de choc, les transformer en romans scientifiquement possibles à plus ou moins longue échéance, en se basant presque uniquement sur des données scientifiques donc, théoriquement du moins, réalisables. Le réalisme fantastique, pour sa part, fait toujours appel aux puissances supraterrrestres et souvent non-tangibles; ce genre particulier semble s'être profondément abîmé depuis une trentaine d'années pour disparaître presque complètement. Le fantastique non-réaliste se concentre sur la fable où domine la critique des institutions. Mais nous y reviendrons.

Divisions

Nous pouvons diviser les écrits de science-fiction en deux sous-groupes: les ouvrages d'anticipation; les ouvrages dont l'action se situe aujourd'hui (au XXe siècle avant 1966). Nous diviserons le premier sous-groupe en trois parties: la vie future de l'homme sur terre (contexte social); les voyages inter-planétaires (colonisation des autres planètes, habitées ou non, conquête pacifique ou non); les explorations d'extra-terrestres sur la terre. Le deuxième sous-groupe reste indivisible et touche au réalisme fantastique par où celui-ci ne fait pas appel au côté cabalistique. Nous verrons d'abord le deuxième sous-groupe qui est, de loin, le moins important par la possibilité scientifique, mais le mieux écrit, le plus réaliste dans la manière.

Ouvrons d'abord une parenthèse: nous pouvons établir certaines constantes à travers les ouvrages de science-fiction: la présence des fusées, le pouvoir accru des robots, la dégénérescence de l'homme en ce sens qu'il se trouve dans une société de loisirs perpétuels et qu'il s'y ennue, le contrôle absolu de l'état, l'homme-matrice, l'établissement, parfois, d'un gouvernement intergalactique, etc. Certains ouvrages sortent évidemment des chemins, mais on sait qu'un fleuve dévié revient toujours à son lit original.

Le voyage temporel

Donc, le deuxième sous-groupe. Ces aventures se passent, pour autant qu'on puisse les situer à travers la situation mon-

diale, au XXe siècle. Elles traitent très souvent du voyage temporel (ce voyage que d'aucuns souhaitent accomplir, qui théoriquement reste possible, qui pratiquement se confine au domaine théorique). Trois titres importants: Le Voyageur imprudent, de René Barjavel (1); les Confluents, de René Sussan (2); et Le Règne du bonheur, d'Alexandre Arnoux (3). Les deux premiers nous paraissent à plus d'un titre plus importants que le troisième, nous les étudierons plus en détail quoique d'une manière non-exhaustive.

Considéré comme un classique du genre, Le Voyageur imprudent fut écrit en pleine guerre, en 1943. Son héros, Pierre de Saint-Menoux, jeune mathématicien, rencontre, durant la guerre, un savant, Noël Essailon, qui a, assisté de sa fille Annette, découvert le principe du voyage temporel et construit la machine qui lui permet ce voyage. C'est le début d'une aventure qui les mènera aux coins les plus reculés de l'histoire humaine. Une aventure où tout va très bien jusqu'au jour où, voulant tenter une expérience, celle d'assassiner Napoléon juste avant Waterloo afin de voir, revenu au point de départ, le nouveau visage du monde, Saint-Menoux blesse mortellement son propre ancêtre au moment où celui-ci, apercevant l'assassin, se précipite pour couvrir l'empereur de son corps. Le roman prend alors un nouvel élan et une nouvelle dimension. Saint-Menoux savait déjà que le frère de cet ancêtre avait été tué de la même manière jadis. Il s'agit peut-être du même. Le soir pourtant, à l'intérieur des temps parallèles, l'ancêtre meurt et le roman reprend juste avant la rencontre Saint-Menoux-Essailon. Voilà, en gros, la solution au problème. Mais, car il y a cet inévitable "mais", cela ne satisfait personne et l'équation ne se trouve pas pour autant résolue. La voici, posée par l'auteur en postface: "Il a tué son ancêtre avant que celui-ci ait eu le temps de prendre femme et d'avoir des enfants. Donc il disparaît, c'est entendu. Il n'existe pas, il n'a jamais existé. (...) Mais si Saint-Menoux n'existe pas, s'il n'a jamais existé, il n'a pas pu tuer son ancêtre... Donc son ancêtre a poursuivi normalement son destin, s'est marié, a eu des enfants, qui ont eu des enfants, qui ont eu des enfants... Et un jour Pierre Saint-Menoux est né, a grandi, a rencontré Essailon, (...) et a tué son ancêtre... (...) Ce n'est pas alternativement que Saint-Menoux existe et qu'il n'existe pas. C'est en même temps. Ses deux destins, ou plutôt son destin et son non-destin sont simultanés." (suite en page 7)

Le fantastique
et la science-fiction:

UN POINT DE VUE
FRAGMENTAIRE

par
Michel BEAULIEU